

FOCALE



AFGHAN DREAM

SANDRA CALLIGARO

19.04-07.06.2015

vernissage : 18.04.15 dès 17h30

galerie — librairie

place du Château 4
CH — 1260 Nyon
t/f +41 (0)22 361 09 66
info@focale.ch
www.focale.ch

me — di : 14h — 18h

FOCALE

galerie – librairie

Sandra Calligaro Afghan Dream

**Du 19 avril au 7 juin 2015 / Vernissage le samedi 18 avril dès 17h30
Présentation de l'exposition à 18h en présence de la photographe.**

Brunch d'ouverture en collaboration avec Visions du Réel, en présence de la photographe : dimanche 19 avril à 12h.
Exceptionnellement ouvert les 17 et 18 avril.

L'exposition est accompagnée d'extraits d'entretiens conduits au printemps 2013 ainsi que d'une création sonore réalisée par Julie Rousse (19 minutes/2013).

Afghan Dream est un travail au long cours réalisé entre 2011 et 2014 : il montre l'évolution de la société afghane, bousculée par treize ans de présence internationale. L'intervention des forces de la coalition, le retour de la diaspora et l'effort majeur de l'aide ont favorisé le renouveau de la classe moyenne et l'émergence d'une jeune génération dans la capitale.

Le projet rend compte de l'expérience de la ville au quotidien et présente les Afghans – les « Kaboulis » plus précisément – de la manière la plus ordinaire possible, dans des situations qui les rendent plus proches du spectateur et allant ainsi à contre-courant de la majeure partie des images véhiculées dans la presse, principalement focalisées sur le sensationnel du conflit.

Le pays traverse actuellement une période charnière : après des élections chaotiques entre avril et septembre 2014, la mission de l'Otan s'achève, le retrait des troupes internationales risquant ainsi de compromettre le fragile équilibre de vie de cette tranche de la société.

La génération OTAN

« Je suis arrivée quasiment par hasard à Kaboul, initialement pour un mois. Ma connaissance du pays se résumait au commandant Massoud, aux Talibans, à l'opium... Je venais de finir mes études d'art et de photographie à Paris et m'apprêtais à faire un 180° dans ma pratique photographique : je voulais renouer avec un rêve d'adolescente, être « correspondante de guerre ». Un ami journaliste m'a simplement dit "vas-y, l'Afghanistan c'est bien pour commencer". Ces mots résonnent encore dans ma tête, c'était il y a tout juste sept ans.

Au final, je n'ai rapporté de mon expérience afghane presque aucune photographie « de guerre ». Au contraire, loin du sensationnel du conflit, c'est la fragilité du quotidien de ce pays tourmenté qui n'a cessé de me fasciner. Souvent, presque par pudeur, par

respect peut-être également, j'ai cherché à mettre en exergue le malaise ambiant, la détresse latente, à travers le spectre de situations ordinaires, de moments d'entre-deux où la tension est tangible, les émotions à peine perceptibles et le conflit peu visible – de manière directe en tous cas.

Pendant toutes ces années, j'ai parcouru l'Afghanistan, j'ai cherché à le comprendre. Je ne sais pas si j'y suis parvenue mais j'ai été profondément touchée par le pays, les gens rencontrés. J'y porte un regard empli de tendresse, d'autant plus que c'est dans ce pays que je me suis construite comme photographe. Et Kaboul, a avant tout été « ma » ville : celle où j'habitais, où j'avais ma maison, mon bureau, mes chiens, mon chat, un cheval sur la colline aux cerfs-volants. Une phrase de Nan Goldin, une artiste américaine qui s'est fait connaître dans les années 1980 par son travail photographique sur le quotidien de sa communauté, à mi-chemin entre art et document, me revient sans cesse :

«For me it's not a detachment to take a picture. It's a way of touching somebody – it's a caress/Pour moi, la photographie est le contraire du détachement. C'est une manière de toucher quelqu'un – c'est une caresse.»

Représentée par l'agence Picturertank, je collabore régulièrement avec la presse mais mes derniers travaux personnels ont au contraire reflété un parti pris documentaire, afin de témoigner de l'Afghanistan autrement que par son actualité. Et de 2011 à 2013, mon travail s'est orienté autour de deux axes : la ville comme sujet en tant que tel, photographiée avec une certaine distance, en opposition avec la violence des images de presse, et l'émergence d'une nouvelle classe urbaine : Afghan Dream.

Si le point d'orgue d' Afghan Dream a été de témoigner de l'émergence de la classe moyenne et de la société de consommation dans sa globalité, ce sont les jeunes qui m'ont le plus interpellée. Ils m'ont surpris. Une vraie rencontre, à laquelle je ne m'attendais pas.

Que les Afghans veuillent entrer dans la société de consommation, cela me semblait évident à l'heure d'un monde globalisé. Par contre, je n'y ai pas cru, au début, quand j'ai entendu de plus en plus de jeunes gens me dire qu'ils ne rêvaient pas nécessairement d'une vie ailleurs, en Europe notamment, mais qu'ils voulaient œuvrer à reconstruire leur pays. J'ai pensé que c'était un discours de façade, bien appris, pour qu'on les laisse tranquille. Et que s'ils avaient le loisir de partir à l'étranger, ils ne se présenteraient jamais à l'aéroport le jour de la date retour et prendraient la poudre d'escampette, comme tant d'autres l'avaient fait auparavant.

D'ailleurs, j'aurais fait pareil à leur place.

Sauf qu'un beau jour, un des jeunes de mon entourage est effectivement rentré de son année aux États-Unis. Comme il l'avait dit. Et puis un autre d'un stage linguistique de deux mois en France. Et encore une autre d'une conférence sur les médias au Japon... Mais qui étaient-ils ces Afghans ? Qu'est-ce qui les animait ? Pourquoi se battre, nous étions à la fin 2012, le compte à rebours jusqu'au retrait de la coalition était déjà amorcé, l'Afghanistan n'était-il pas déjà perdu ? Pourquoi rester, revenir même ?

Ces jeunes dont je parle, en quelque sorte une « génération Otan », n'existaient tout simplement pas quand j'ai atterri à Kaboul en 2007. Les jeunes de l'époque, ceux qui ont entre 30 et 40 ans aujourd'hui, avaient vu leur jeunesse broyée pêle-mêle par la guerre civile, le régime austère des Talibans, l'exil, les camps de réfugiés. Ils voyaient à court terme, l'esprit décimé par la guerre, le manque d'éducation, la douleur. Cette génération Otan arrive tout juste derrière eux. Ce sont leurs petits frères, leurs sœurs,

cousins, cousines. Ils ont entre 18 et 25 ans aujourd'hui, étaient encore jeunes quand le régime taliban a été défait fin 2001, et à Kaboul, ils connaissent la guerre de manière plus relative. Les cauchemars les hantent peut-être un peu moins la nuit. Dans la grande ville cosmopolite, ils ne troqueraient surtout pour rien au monde leur copie chinoise d'iPhone contre une Kalachnikov. Au delà de cette constatation matérielle, ils ont surtout d'autres projets que la guerre : (essayer de) vivre leur jeunesse, réussir professionnellement.

On m'a souvent demandé si ces jeunes étaient de « vrais » Afghans. Oui. De vrais Afghans bouleversés par une décennie de présence internationale. Moi-même, après toutes ces années passées dans le pays, je me suis faite surprendre par cette génération pleine de vie et dont l'avenir est pourtant si fragile et incertain.

En cette période si compliquée en Afghanistan, combien de temps vont-ils encore réussir à alimenter leurs rêves ? »

Sandra Calligaro, 2014

Biographie

Sandra Calligaro est née en 1981. Photographe indépendante, elle est représentée par l'agence Pictoretank. Elle vit et travaille depuis 2007 entre la France et l'Afghanistan.

Après avoir suivi des études d'art et de photographie à l'Université Paris 8 et obtenu sa maîtrise, Sandra s'oriente vers le grand reportage et fait un premier voyage en Afghanistan en 2007 avant de s'y installer. Depuis, la photographe alterne reportages pour les médias français et européens (Le Monde, Causette, De l'air, Libération, Paris Match, Neon, Le Nouvel Observateur, Grazia, Elle, etc.) et commandes pour le compte d'ONG et organisations internationales (Action Contre la Faim, Médecins du Monde, UNHCR, UNODC...). Elle a également participé en 2012 à la réalisation de web-reportages tels « Kaboul Kis, un autre regard sur l'Afghanistan » pour Action Contre la Faim et « Jeux Olympiques 2012, le Revers de la Médaille », pour Médecins du Monde.

De 2011 à 2013, ses recherches photographiques se sont orientées autour de deux axes : la ville de Kaboul, qu'elle photographie avec une certaine distance, en opposition avec la violence des images de presse, et l'émergence d'une nouvelle classe urbaine : Afghan Dream, projet pour lequel elle a obtenu une bourse du Centre National de Arts Plastiques (fonds d'aide à la photographie contemporaine documentaire).

Afghan Dream a notamment été exposé à la Bibliothèque Nationale de France (lauréat de la Bourse du Talent #54) et au Centquatre à Paris dans le cadre du festival Circulation(s). Par ailleurs, le travail de Sandra Calligaro a été exposé à plusieurs reprises à l'Institut Français d'Afghanistan à Kaboul : en 2012, elle participe et coordonne « Kaboul 2050, une capitale au visage multiple », exposition couplée d'un concours d'urbanisme et de tables rondes. En 2010 et 2011, ses photographies avaient été exposées à la Maison Européenne de la Photographie et au Musée de la Photographie à Mougins pour les 10 ans du magazine De l'air, et à l'Institut des Cultures d'Islam à Paris (Paysans et paysannes d'Afghanistan, une autre réalité, 2009).

Gilles Dorronsoro, chercheur en science politique, spécialiste de l’Afghanistan :

«Si la guerre – les opérations de la coalition, les attentats, le retour des Talibans – a focalisé le regard depuis dix ans, ce qui me frappe en revoyant Kaboul régulièrement depuis vingt ans, c’est l’émergence d’une nouvelle classe urbaine occidentalisée, vivant de l’afflux d’argent qui a suivi la coalition depuis 2001.

Loin des clichés de l’Afghanistan enturbanné, les nouveaux urbains se croisent dans les supermarchés de Kaboul, le portable à l’oreille. Les vêtements, surtout masculins, sont plus ajustés, mettant en valeur la fréquentation des salles de musculation et transformant les pratiques corporelles (comment uriner accroupi dans un jean moulant ?). Dans l’espace privé, les logements plus petits accélèrent le passage à des unités familiales réduites où les enfants disposent de leur chambre et la hiérarchie des âges se modifie au détriment des anciens dont l’autorité est sapée par les évolutions sociales et technologiques.

L’émergence de cette classe moyenne urbaine ne va pas sans tensions internes ; les codes contradictoires coexistent dans un bricolage improvisé. L’invité se rend compte que le premier salon à l’occidental, sert surtout comme signe d’ascension sociale ; la vie familiale quotidienne se passe dans une autre pièce, où l’on s’assoie par terre, de façon traditionnelle. L’espace public est également fragmenté, les lieux de sociabilité (cafés, restaurants, salles de gym) des classes moyennes sont largement fermés aux classes populaires dont les valeurs et les références sont largement en contradiction avec les leurs. Le retrait de la coalition pourrait bien amener la disparition de ce groupe urbain porteur d’un projet de modernisation opposé à celui des Talibans – et même d’une partie des élites politiques d’aujourd’hui.

Témoigner de son existence est donc important aujourd’hui, avant que les événements emportent ce témoignage fragile de ce qu’aurait pu devenir l’Afghanistan.»

.....

Vous pouvez télécharger le dossier de presse et les images en haute définition sur le site focale.ch/espace-presse. Afin d’accéder aux fichiers, vous avez besoin d’un mot de passe que nous vous communiquerons volontiers par téléphone au 022 361 09 66 ou - en dehors des heures d’ouverture - au 079 511 44 05 ou par e-mail presse@focale.ch.

FOCALE galerie - librairie

place du Château 4
CH - 1260 Nyon
t/f +41 (0)22 361 09 66
info@focale.ch
www.focale.ch
me - di: 14h - 18h

FOCALE remercie chaleureusement ses Membres et ses partenaires :





En 2006, ouvrait le premier «Finest» à Wazir Akbar Khan, quartier historiquement chic de Kaboul, fief des ambassades et organisations internationales. Aujourd'hui cinq Finest sont répartis aux quatre coins de la ville. Si à ses débuts le magasin répondait essentiellement aux besoins de travailleurs internationaux et des Afghans issus de la diaspora, la tendance s'est depuis inversée, à la fierté de Aref Nazari, directeur : la majeure partie des clients sont Afghans, du jeune qui vient y boire son Red Bull à la mère de famille qui y achète du lait en poudre et ses cosmétiques.
Kaboul, Afghanistan 2013.



Abdullah, Ahmad et Shobab travaillent respectivement pour IOM - l'Organisation Internationale des Migrations, l'Armée Nationale Afghane et Supreme, un groupe de ravitaillement et logistique pour l'OTAN. Ils aiment venir se relaxer en fin de semaine au Blue Flame, la nouvelle piscine-spa de Kaboul. Leurs salaires le permettent : l'accès au spa coûte l'équivalent de 15 dollars, quand le salaire moyen en Afghanistan reste de 100 dollars par mois. Entre 2012 et 2013, trois autres piscines-spa ont ouvert à Kaboul, la dernière dispose même d'un toboggan.
Kaboul, Afghanistan 2012.



Basir a un rendez-vous galant dans un café. Sa petite-amie est en fait sa cousine. A Kaboul, la plupart des flirts se font entre cousins éloignés ou entre collègues ; se voir dans le cadre familial ou sur son lieu de travail évite de se faire démasquer.
Kaboul, Afghanistan 2013.



Le nouveau «McDonald's» de Kaboul. Pas de franchise, juste le logo pixellisé apposé sur les menus. Il y a quelques années, un KFC version kabulie avait déjà ouvert ses portes : le Kabul Fried Chicken.
Kaboul, Afghanistan 2013.



Sparghai et sa famille passent un vendredi après-midi à Qargha, une base de loisir construite dans les années 1960, située à quelques kilomètres au sud de Kaboul. Sur une colline en contre-haut, Frough, une cousine, mime la scène de Titanic avec son fiancé, pour la photo. Frough habite en Allemagne ; comme chaque année, elle vient passer un mois de vacances à Kaboul, pour voir ses proches. Elle peut ainsi leur ramener des produits dernier cri.
Kaboul, Afghanistan 2013.



En contre-haut de la base de loisir du lac Qargha, au sud de Kaboul.
Kaboul, Afghanistan 2013.